

La maison : esclaves, serviteurs, dépendants et familiers.
Grammaires de l'esclavage dans les sociétés pré-contemporaines (Antiquité-Temps modernes)
MSH, Nantes, mercredi 17 et jeudi 18 décembre 2025

Organisateurs : António de Almeida Mendes et Jérôme Wilgaux

Argumentaire scientifique :

Qu'est-ce qu'être esclave ? Vaste question, à laquelle l'historiographie n'a cessé de chercher à répondre. Les supposées déficiences serviles, que celles-ci concernent leur âme et leurs qualités morales et intellectuelles, leur capacité à faire usage de la parole ainsi qu'à distinguer le bien du mal ou le juste de l'injuste – autant d'éléments distinctifs de l'homme en face de tous les autres animaux – sont présentes dans les discours de l'Antiquité aux Temps Modernes.

Alors que l'historiographie dominante des études sur l'esclavage met de son côté l'accent sur les processus de déshumanisation, de marchandisation des corps et de « mort sociale », qui seraient des caractéristiques des sociétés coloniales et esclavagistes, ces journées d'étude entendent déplacer le regard. Il s'agit d'insister sur l'expérience servile et sur les conditions de vie, au quotidien, des esclaves au sein des sociétés urbaines et familiales, juridiquement et politiquement structurées.

L'examen des différents lexiques en usage dans le monde antique, dans les sociétés arabo-musulmanes, européennes et ouest-africaines médiévales et modernes, ouvre la voie à une autre définition de la figure de l'esclave : non pas seulement comme une marchandise ou un étranger, mais aussi comme celui qui habite la maison d'un maître, fait partie d'une famille, d'un quartier ou d'une paroisse. Dans la plupart des cas, rien ne distingue la condition de l'esclave du domestique ou du serviteur. Le vocabulaire construit ici une généalogie des différences et des exclusions quant à l'accès à la naturalité, à l'émancipation, à l'exercice de métiers ou à l'assignation à des fonctions mécaniques déterminées par une ascendance. Le lexique hiérarchise et discrimine, autant qu'il permet aussi à l'« autre » — le barbare, l'étranger, le païen (*gentio*) introduit dans un nouveau territoire comme propriété — de renaître, d'intégrer la communauté politique et le monde des humains. En Grèce ancienne, par exemple, des termes tels que *dmôs*, *therapôn*, *threptos*... peuvent désigner un esclave, soulignant ainsi son appartenance à une maison, les services rendus, le fait d'avoir grandi en étant nourri auprès de ses maîtres ; dans les sociétés chrétiennes, le baptême de l'esclave marque ce passage symbolique de la mort à la vie, non pas résurrection des corps, mais salut des âmes. Le double sens du mot portugais *afilhar*, prendre quelqu'un pour esclave, et faire de quelqu'un son filleul ou sa filleule, traduit cette confusion entre les liens de propriété et les liens de parrainage dans les domaines religieux et familial. Les schémas (enfant/adulte) et (esclave/maître) en place dans les sociétés patriarcales ont pu préparer celui de l'évolutionnisme (primitif/civilisé), qui, à partir du XVIII^e siècle, a profondément influencé la définition occidentale de la liberté individuelle.

Émile Benveniste, dans son *Vocabulaire des institutions indo-européennes* (1969), montrait déjà que les mots de l'esclavage et des différentes formes de dépendance étaient liés non seulement à la guerre et à la capture, mais aussi et surtout à l'appartenance à une maisonnée ou à une famille. Réfléchir aux dénominations de l'esclave, c'est donc dépasser la seule réalité matérielle de la privation de liberté, pour entrer dans une analyse fine des langages, des catégories sociales et des systèmes de représentation de la servitude. L'esclave n'est pas toujours celui qui vient d'ailleurs, l'étranger absolu. Il incarne souvent l'ambiguïté des relations nouées dans la promiscuité des foyers, du voisinage, des maisons ou des rues. Il peut être le familier — celui qui parle la langue, partage la table, adopte la religion officielle — autant que le distant, l'« hoste », celui qu'on reçoit à table en sachant que son sang, son lignage, restent marqués par la différence et par des formes d'impureté.

Dépasser certaines visions figées de l'esclavage permet donc de repenser autrement les processus d'invisibilisation et d'assimilation des populations d'origine africaine, asiatique ou amérindienne dans les sociétés antiques et modernes.

Mais dans le même mouvement, c'est l'histoire de la famille et de la parenté qu'il s'agit également de revisiter. En effet, si, dans la continuité des travaux de David Schneider, Janet Carsten, Marshall Sahlins et bien d'autres, nous appréhendons le domaine de la parenté, au sein d'une culture donnée, comme une manière particulière de construire et de se représenter les relations entre générations et d'y définir une solidarité diffuse et durable, comme une manière particulière de penser et construire du commun, il convient alors de reconsidérer les liens de dépendance au sein de ce cadre parental, à côté des liens de filiation, d'alliance et de collatéralité. En prêtant attention à cette « appropriation » des esclaves au sein d'un groupe résidentiel et familial, ce sont bien les modalités du « faire parenté » (*kinning*), au quotidien, dans toutes ses dimensions performatives, qu'il devient ainsi possible d'étudier.